



## POINT DE BATEAUX A VAPEUR.

UNE VISION<sup>1</sup>.



Cinquante siècles se sont écoulés, et les plus nobles desseins de la Providence restent voilés

<sup>1</sup> Le chapitre qu'on va lire n'a point été traduit de l'anglais, ainsi que le nom de M. Cooper pourrait le faire croire; l'auteur l'a écrit lui-même en français: cette circonstance, qui rend plus vifs encore l'intérêt et le charme que doit exciter la lecture de ce brillant morceau, sert aussi à expliquer l'emploi de certaines locutions peu *idiomatiques*, pour me servir ici de l'expression si heureusement trouvée par l'auteur.

Cette *vision*, empreinte d'un bout à l'autre de sarcasme et d'ironie, a pour objet, ce nous semble, de réfuter les attaques multipliées auxquelles le gouvernement des États-Unis d'Amé-

à l'intelligence humaine. La création change ses formes, — le temps use le monde, — les fondations de la terre tremblent et une race disparaît devant le déluge. L'habitant des abîmes de l'Océan est tiré de ses cavernes et hermétiquement cacheté au sein de rochers impénétrables. Des générations naissent, redeviennent poussière, et sont oubliées. Des empires se forment, tombent, et ne laissent que des souvenirs. Cyrus et Alexandre, les Ptolémées et Salomon, Grec et Romain, Confucius et Zoroastre jouent leurs rôles et quittent la scène. Mais le dernier et le plus sublime de tous les actes de la pièce n'est pas encore prêt!

Les tremblements de terre engloutissent des royaumes; les volcans avalent palais, tours, et villes; la fertilité de l'Afrique se fane sous la chaleur de son soleil ardent. Des collines se trouvent là où étaient autrefois des lacs; les plaines

rique a été en butte, dans ces derniers temps, de la part de différents publicistes français et étrangers. Les personnages allégoriques désignés sous le nom collectif de *MM. de Trois-Idees*, représentent les partisans et les champions des formes constitutionnelles adoptées en Europe, et la plupart des arguments burlesques que l'auteur met dans la bouche de ces *messieurs* ne sont que la critique de certaines objections soulevées contre le système américain, lequel est, suivant M. Cooper, le seul système vraiment *représentatif*, dans l'acception complète et littérale du mot. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

sont encombrées de débris de montagnes, les rivières se perdent dans des sables brûlants. Les animaux se ressentent de l'influence du temps. On ne reconnaît le mastodon que par ses ossements; la férocité du loup se perd dans la docilité du chien; le bondissant zèbre se change en âne. Et le voile reste devant les yeux de l'homme!

Les arts, les connaissances, et le pouvoir passent de l'est au couchant. Des déserts arides couvrent les lieux jadis occupés par les sièges révévés de la science; le tigre rôde dans l'école du philosophe; les lézards jouent sur les plus nobles monuments de l'art, et le serpent laisse sa bave dans les salles des rois. Le moment arrive, le signal est donné, Colomb est né, et l'est reconnaît l'existence de l'occident!

Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer du Nord! Le ciel donne à l'Europe un riche tributaire. Le chef de l'Église répartit le nouveau monde d'une main libérale; l'élite de la terre se réjouit de son acquisition; l'Amérique est là pour trésor inépuisable. On appelle le chrétien de toutes les nations. Il part avec l'épée, le limier, et la croix. Alors le soleil de la civilisation se lève sur l'autre hémisphère. Montezuma est couché sur son lit de roses, et le sol s'engraisse du sang des Incas. L'or du Pérou et du Mexique coule comme l'eau, et le Brésil rend ses pierres

précieuses. Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de la Norwège!

Les mystères de Dieu sont inscrutables. Un sombre nuage couvre la terre des Powhattan et des Metacom. Ni prince, ni comte, ni baron, ni aucun sire de Coucy même, ne veut y brandir la lance. L'or n'y brille pas. Une barque, déployant le drapeau du Christ, part, perce le nuage et se perd de vue. Un siècle et demi s'écoule, et l'Europe oublie l'existence de ces pèlerins simples et dévoués. La marche du temps est éternelle; les entrailles du Mexique deviennent stériles, le Pérou ne rend que du sang. Alors l'Europe ouvre les yeux et regarde autour d'elle. La semence jetée sur cette terre inconnue a pris racine; le buisson est devenu arbre. Là se trouve debout une nation, forte de sa position, de ses travaux, et de ses principes. On s'agite, on discute, on s'alarme, et.....

.....

.....

.....

Il y a une rumeur sourde dans la rue Saint-Dominique. Le bruit s'approche et s'arrête devant la porte-cochère. Un demi-jour sombre règne dans le petit cabinet de l'hôtel Villermont; le feu luit dans une cheminée vraiment parisienne; les tentures rouges, les dorures du goût

de Louis XV, les rians Cupidons, les tableaux vivants se voient par une lumière mystérieuse. Le violon du digne M. Alerme du grand Opéra repose sur une table. La porte s'ouvre, et le fidèle suisse, François Emery, paraît. Il parle:

— « Messieurs de Trois-Idees-Européennes désirent monter. »

— « Et tout ce tapage est causé par une idée! »

— « Monsieur se trompe; — il y en a trois. »

— « Ah! elles se brouillent; cela s'entend. Quelle espèce de gens sont ces messieurs? »

— « Ma foi, je ne saurais le dire. Leurs laquais les appellent des abstractions. »

— « Ha! ils ont des laquais! Ils viennent donc en voiture? »

— « Quoique monsieur ait beaucoup voyagé, je ne crois pas qu'il ait jamais vu un équipage si drôle! Ce n'est qu'une roue énorme qui est poussée en avant par une grande foule de gens à pied, qui marchent comme ils peuvent, à travers le bon et le mauvais, pendant que ces trois messieurs la guident assis à cheval sur le timon. »

— « Et cela va bien? »

— « Mais comme ça. On est mieux et on est pis. »

— « Quel âge ont-elles, ces idées? »

— « Elles ont l'air d'être des messieurs un peu usés, rajustés avec des perruques neuves. »

— « Et leurs noms? »

François Emery aime à mettre en évidence son savoir. En regardant avec intensité les cartes qu'il tenait, il répond :

— « L'un s'appelle M. du Portefeuille, l'autre M. de l'Hérédité, et le troisième M. Blouse. Ce dernier parle le plus facilement et le plus souvent; c'est un homme prolixé ça. »

— « Qu'ils entrent;..... mais s'ils arrivent de cette façon ils doivent avoir les pieds sales? »

— « Ne craignez rien, monsieur, pour les tapis. Ils se trouvent bien là sur le timon; s'il s'agissait de leurs mains, ce serait peut-être différent. »

— « Je pense qu'ils ne marchent pas à quatre pattes;— qu'ils se donnent la peine de monter. »

Les étrangers entrent, et l'on se salue. Au premier coup d'œil, une ressemblance frappante de famille se fait voir entre MM. de Trois-Idées. Mais il existe une différence assez prononcée entre leurs toilettes. Tous les trois portent des robes qui cachent leurs véritables proportions. L'un a la tête profondément enfoncée dans un portefeuille, qu'il porte comme chapeau à cornes; l'autre a la tête garnie d'une perruque bien pou-

drée et de rien autre; le troisième a des prétentions à la casquette. Ce dernier est de plus en blouse; mais j'aperçois qu'il porte, dessous, des bas de soie et du linge fin.

— « Messieurs, je suis charmé de vous voir. Je regrette que mon cabinet ne soit pas plus digne de recevoir de pareils hôtes. Mais comme vous avez l'air d'être fort liés, j'espère avoir assez de place pour vous mettre à votre aise. »

Messieurs de Trois-Idées se balancent comme des danseurs de corde, et avec une grâce infinie.

— « M. Cooper (c'est M. Blouse qui parle), nous ne sommes pas gens à nous gêner en quelque position que ce soit. Vous voyez comme nous nous accommodons l'un à l'autre; nous sommes comme des fluides qui trouvent toujours leur niveau. Le but de notre visite est noble, grand, immense, vraiment idéal, pour tout dire en un mot,—et je vous demande la permission de m'expliquer plus clairement. »

— « Le plus clairement sera le mieux, monsieur. »

Alors M. Blouse arrange trois fauteuils de manière à s'en faire une tribune. Il y monte, et touchant légèrement, par hasard, du doigt la tête de M. de l'Hérédité, on croit entendre une son-

nette. L'orateur avance le bras à la Cicéron, et commence :

— « M. Cooper, dit-il, nous sommes Messieurs de Trois-Idées-Européennes. L'étude des grands intérêts humains forme notre occupation; leur avancement, notre devoir comme nos délices; nous sommes de véritables philanthropes dévoués à l'intérêt général. Nous ne sommes pas comme vous autres Américains qui ne pensez qu'à vous-mêmes; mais après avoir convenablement soigné nos propres affaires, nous sommes à la disposition de tout le monde. Nous avons approfondi toutes les questions, dévoilé tous les faits, et tiré toutes les conséquences justes et profondes, que la logique, la philosophie, la grammaire, la géographie, en un mot les sept sciences et tous les arts, y compris celui de la politique, et toutes les connaissances humaines puissent obtenir par de tels moyens. Mais, M. Cooper, quel tableau horrible de votre pays malheureux a été dévoilé par nos investigations philanthropiques! Là on voit la population en possession des facultés qui appartiennent naturellement à l'élite : les conséquences sont effroyables; la corruption y marche debout; l'égoïsme y règne; un chaos social confond les classes; le chrétien est sauvage; le sauvage chrétien; les noirs sont blancs; les blancs

mulâtres, et enfin l'eau même est changée en rum. »

Ici M. Blouse se laisse aller à l'émotion qu'il éprouve et pleure. M. de l'Hérédité se couvre les yeux, et fait une révérence de condoléance; M. du Portefeuille disparaît pour un moment par la porte : j'apprends plus tard, que cette courte absence n'était que pour expédier des courriers aux différentes cours, avec les nouvelles du profond effet produit par ce premier coup parlementaire. L'ordre se rétablit.

« M. Cooper, » continue l'orateur se mettant la main sur le cœur, comme un homme profondément convaincu de la vérité de ses paroles, « nous ne sommes pas des gens vulgaires : nous avons déjà abandonné l'opinion de l'infériorité naturelle de l'Amérique à notre Europe; à cet égard nous sommes plus que philosophes, — nous sommes justes. »

— « Vous ne nous croyez pas des nègres? »

— « Nous faisons plus même, — pour éviter la réserve diplomatique, nous déclarons ici, à la face de l'univers, que les anciens écrivains européens avaient tort; qu'en Amérique les hommes ont véritablement des barbes, les poissons des écailles, les singes des queues, et les tigres des griffes. Non, en tout cas, il faut être juste; s'il y a quelque différence entre ces embellissements

et ceux qui se trouvent dans notre vieille Europe, ce n'est que la différence naturelle qui existe entre les productions d'un hémisphère neuf et ceux d'un autre déjà expérimenté. Non, il faut être juste! l'Amérique à cet égard n'a que la jeunesse pour tort. Le temps soulagera ses griefs. »

— « M. Blouse, la libéralité peu attendue de cette concession me convainc que j'ai à faire à des hommes éclairés. »

— « Non, il faut être juste, — les singes américains ont vraiment des queues! Cette impartialité démontre avec quel esprit nous avons poursuivi toutes les autres investigations. Mais, M. Cooper, mon très-cher, très-estimé et trop aimé ami, nous sommes touchés au cœur du danger d'un peuple qui ne possède qu'une idée, idée si égoïste qu'elle confond une nation entière avec elle-même. Nous voyons vos périls moraux, sociaux et pécuniaires; résolus à ne pas vous abandonner à vos propres mouvements sans un seul effort pour vous faire voir l'abîme où vous allez tomber, nous avons ordonné à nos différents employés en Amérique, de nous expédier de suite les documents nécessaires à un exposé complet du triste état de votre chère et déplorable patrie. A présent nous pouvons parler avec autorité; nous venons

de recevoir de New-York une foule de ces documents par le dernier bateau à vapeur arrivé au Havre. »

— « M. Blouse, je respire! Comme il n'y a point de bateau à vapeur qui navigue sur l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, il est possible que vous vous trompiez à l'égard de faits plus importants pour mon pays. »

— « Point de bateau à vapeur! » s'écrie M. de l'Hérédité, à qui vient une idée.

M. Blouse me regarde avec une commisération mêlée de douleur.

— « M. Cooper, votre élan patriotique s'alarme trop facilement. Je n'ai aucune intention de faire la moindre allusion inconvenante, quoique les entreprises des bateaux à vapeur soient si éminemment républicaines. En réfléchissant un instant, vous verrez l'impossibilité de nier un fait reconnu par toute l'Europe, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Blanche. »

— « C'est précisément parce que la fausseté évidente de ce que vous appelez un fait se trouve, pour ainsi dire, la moitié du temps dans vos propres ports, que je suis porté à espérer que vous pourriez avoir tort à l'égard de choses moins apparentes. »

— « M. Cooper, vous êtes marin! »

— « Assez pour reconnaître la différence entre

un bateau à vapeur et un bâtiment à voiles. M. Blouse, soyez sûr que les paquebots entre l'Europe et l'Amérique ne sont pas des bateaux à vapeur. »

— « Point de bateau à vapeur ! »

— « M. de l'Hérédité, ne dérangez pas vos idées à cause d'une dénégation qui vient d'une exaltation patriotique. Mais n'importe, — voici des documents, M. Cooper, qui concernent votre pays, qu'ils nous soient arrivés de quelque manière que ce soit. (Ici MM. de Trois-Idees vident leurs poches d'une quantité de livres, brochures et journaux. Je remarque les noms de MM. Buffon, Balbi, Basil-Hall, Saulnier, Jouffroi, la *Revue britannique*, le *Quarterly Review*, et l'ouvrage de mistress Trollope, parmi cent autres). Là se trouvent des preuves irrécusables et douloureuses contre votre déplorable pays. La plus grande partie de ces documents arrivent même des États-Unis de l'Amérique-du-Nord. »

— « M. Blouse, il n'y a point de pays qui s'appelle les États-Unis de l'Amérique-du-Nord. »

— « Vous récusez les faits pour ainsi dire consacrés dans les idées européennes ! et vous croyez possible de raisonner de cette manière inouïe ! »

— « Il me paraît que tout le mérite de notre discussion va rouler sur des faits. Vous produisez de graves accusations contre ma patrie, et je

crois important de prouver que vous êtes mal informé, en ce qui touche une circonstance très-familière, et que vous ignorez même son nom. »

— « Monsieur, vous attachez une importance tout-à-fait extraordinaire aux faits, et vous devriez être trop ami d'une liberté sage pour limiter la logique de cette façon-là. De plus, nous ne sommes pas gens à être repoussés de notre position par le dogmatisme. Où est notre dernier ouvrage européen sur ce pays-là ? — Ah ! le voilà ! — Vous voyez, monsieur, ici il n'y a point d'erreur. C'est l'édition de 1832. — De 1832, mon cher ! Écoutez les paroles de l'auteur, où il parle de votre déplorable pays :

« Ainsi donc cette confédération se trouve désignée sous les quatre noms de *Confédération Anglo-Américaine*, qui nous paraît être le moins impropre, parce qu'il ne peut convenir à aucun autre état fédératif; d'*États-Unis de l'Amérique-du-Nord*; d'*Union* par excellence, et d'*États-Unis* (United-States) proprement dits; ce dernier est le nom officiel et s'emploie dans les transactions politiques. »

— « Je me trouve obligé de nier tous ces quatre noms, comme je viens de nier l'existence des bateaux à vapeur. Il est vrai que nous nous appelons souvent les États-Unis par abréviation, mais pas comme proprement dits. Quant à la

Confédération Anglo-Américaine et aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord, ce sont des titres tout-à-fait inconnus dans le pays. Nous disons l'Union, comme on dit le royaume en Europe. »

— « Mais, M. Cooper, vous oubliez notre haute autorité ! »

— « C'est grave. Je vois la nécessité de vous faire face, armé d'une autorité au moins aussi valable, ou de vous céder le terrain. »

Là-dessus je mets la main dans la poche de mes culottes, et j'en retire la constitution de ma patrie, dont je lis la première clause avec la fermeté d'un homme à moitié assuré de son fait : « Le titre de cette confédération sera les États-Unis d'Amérique. »

— « Allons donc. C'est inconcevable cela ! — Ah ! — La constitution a tort ! Plusieurs honorables Américains nous ont assuré que de pareilles bêtises fourmillent dans la constitution. »

— « Point de bateau à vapeur ! »

— « Monsieur paraît s'occuper beaucoup de la petite mésintelligence du bateau. »

— « N'y pensez pas ; les idées qui viennent en ligne directe, de mâle en mâle, sont souvent comme cela. — C'est clair ; oui, la constitution a énormément tort ! »

— « Comme vous voudrez, monsieur. »

— « Étant d'accord sur ces faits préliminaires,

passons à l'essentiel. Il est apparent, par les documents intéressants reçus par le dernier bateau à vapeur des États-Unis de l'Amérique-du-Nord, que votre république dort sur un volcan, et que vous payez en contributions, par tête, 36 francs 96 centimes, tout juste. »

— « Les volcans sont des phénomènes naturels ; et quant à nos contributions, comme elles viennent de nous-mêmes, il est peu probable que nous payions plus que nous n'avons besoin, ou que nous puissions supporter. »

— « Voilà une erreur fatale ! La tendance de chaque mouvement populaire est aux excès ; et en laissant à la population ce droit de se taxer, le peuple se vole le dernier sou. Est-ce possible, cher M. Cooper, que vous n'ayez pas encore lu ce que nous venons de faire publier sur ce développement intéressant d'un esprit financier tout-à-fait abandonné à lui-même ! »

— « Monsieur, j'ai donné quelque attention à cette position ingénieuse. »

— « C'est bien, et je ne doute pas qu'un homme de votre intelligence ne le comprenne aussi bien que celui qui l'a écrit. Mais j'ai l'honneur de vous proposer de pousser vos études sur ce sujet encore plus loin. Aujourd'hui, et dans le sens du progrès, il n'y a que deux grands systèmes de gouvernement, l'un qui repose sur